

**Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques**

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 12 DÉCEMBRE, 1878.

No. 16.

## AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

**R**odolphe, il est vrai, n'apportait rien pour lui prouver toute l'amitié qu'il avait pour elle. Il savait qu'il la chagrînait en parlant de James, et il avait dès lors cessé de prononcer ce nom. Il faisait plus : si la conversation venait forcément à tomber sur lui, il le plaignait, il déplorait avec elle le malheur qui venait de le frapper et se flattait alors de gagner de plus en plus le cœur de la jeune fille. Et puis n'étaient-ils pas orphelins tous deux ? n'avaient-ils pas été élevés ensemble ? Il était, après tout très agréable de sa personne, et puisqu'il plaisait à son oncle et à sa tante, pourquoi ne lui aurait-elle pas fait bonne figure, elle aussi, pourquoi se montrerait-elle insensible à de si nombreux témoignages d'amitié ?

Qui peut dire ce qui s'accomplit en nous en certains moments ? Qui pourrait expliquer comment nous passons soudainement du dégoût au plaisir, de la haine à l'amitié ?

Rodolphe avait, en effet, changé de manières. Jusqu'à quel point il aimait Sarah, c'est ce que nous ne saurions dire ; mais il s'était mis en tête d'obtenir sa main, et il voulait parvenir à son but coûte que coûte.

Ce n'était pas de la passion ; ce n'était pas non plus l'espoir d'une belle fortune ni l'avarice qui le poussait à agir ainsi.

Rodolphe était jaloux. Rodolphe ne pouvait souffrir qu'un rival lui disputât ce qu'il avait choisi, ce que son cœur désirait, et une violente colère s'était emparée de son âme et y avait versé le poison. Sa bonté s'était transformée en méchanceté, sa générosité en lâcheté ; il voulait triompher. Que lui importait le reste ?

Rodolphe entra le sourire sur les lèvres. Il était mis avec une recherche qui montrait assez l'importance qu'il attachait aux apparences extérieures. Sarah de son côté ne put s'empêcher de remarquer sa tournure gracieuse et la distinction de ses manières.

Il s'assit près d'elle et entama une conversation moitié gaie, moitié sé-

rieuse ; il avait évidemment l'intention de plaire à sa cousine et de la distraire de ses préoccupations.

Celle-ci, en dépit de sa tristesse, ne pouvait s'empêcher de sourire de temps en temps aux saillies qui lui échappaient. Et puis Rodolphe lui parla de leur enfance, du bonheur qu'ils avaient goûté ensemble, des jeux qu'ils avaient partagés, et Sarah était dans une disposition d'esprit telle que ce retour vers un passé heureux devait l'impressionner vivement. Elle se reporta vers ses jeunes années, elle se rappela les moments heureux qu'elle avait passés au sein d'une famille qui la chérissait, et les larmes lui vinrent aux yeux, elle pleura. Rodolphe s'approcha d'elle, prit un coin de l'ouvrage qui était sur ses genoux, et les yeux tendrement fixés sur elle :

— Sarah, pourquoi ne serions-nous pas amis ?

— J'espère bien que nous le sommes, mon cousin.

— Il n'y a plus entre nous cette intimité qu'il y avait autrefois. Sarah, si j'ai eu des torts, je vous en demande pardon ; voulez-vous me pardonner ?

Les larmes de Sarah coulerent en abondance. “ Je n'ai rien à vous pardonner, mon cousin, vous avez toujours été bon pour moi. ”

— Je vous ai toujours aimée ; et si vous saviez tout ce que j'ai souffert à cause de vous, vous verriez que j'ai plus de droits à votre amitié que vous ne m'en accordez.

— Je ne voudrais pas que ni vous ni qui que ce soit au monde fussiez malheureux à cause de moi, mon cousin.

— Est-ce par bonté seulement que vous parlez ainsi, Sarah ? M'est-il défendu désormais de compter sur votre amitié ?

— Oh ! non, mon cousin, en aucune façon, je n'ai pas voulu dire cela.

Sarah donna un libre cours à ses larmes : Rodolphe vit son visage, il lui prit la main.

— Sarah, je vous supplie de m'écouter un moment. Je vous aime sincèrement ; mais je ne veux pas vous faire de peine à ce sujet. Ce n'est pas pour moi que je vous prie de m'entendre, c'est pour vous, pour votre bien-être. Je sais bien pourquoi ma présence vous est devenue désagréable, je ne vous en veux

pas... de ne pas m'aimer... mais je vous supplie de vous arrêter... laissez-moi si vous voulez... de vous arrêter, avant de vous précipiter dans l'abîme qui s'ouvre à vos pieds.”

Sarah retira sa main, et essuyant ses larmes qui s'échappaient de ses yeux :

— De quel abîme voulez-vous parler, Rodolphe ?

— Vous ne vous méprenez certainement pas sur le sens de mes paroles, Sarah, vous savez que vous avez laissé Edwards s'emparer de votre cœur. J'avais autrefois de James l'opinion que vous en avez aujourd'hui, mais je ne puis penser que vous vous laissiez plus longtemps tromper par son hypocrisie, vous êtes désabusée sur le compte de ce malheureux.”

Sarah tressaillit.

— Mon cousin, il y a eu un temps où vos avertissements m'eussent alarmée. Ce temps n'est plus. Si James Edwards doit tomber, je tomberai avec lui.

— Eh bien, vous tomberez alors car son sort est certain maintenant, il ne saurait l'éviter. Il est perdu, entendez-vous, perdu pour toujours. O Sarah ! écoutez-moi, écoutez la raison, ne persistez pas, ma chère cousine, dans une affection qui ne peut que vous couvrir de honte, vous et tous ceux qui vous entourent. Vous n'êtes liée par aucun engagement humain ou divin, aucun principe d'honneur n'exige de vous une fidélité coupable à un homme qui s'est déshonoré vis-à-vis de la société.”

Sarah tourna vers lui ses yeux doux et brillants : une profonde émotion scintillait dans son regard.

— Rodolphe, aucune loi humaine, il est vrai, ne m'attache à cet infortuné jeune homme, peut-être aussi aucun principe d'honneur ; mais vous me connaissez bien peu, si vous croyez me convaincre par de tels arguments. James Edwards est innocent, oui, Rodolphe, il est innocent, comme vous l'êtes vous-même, du crime qu'il est accusé.” Sarah vit la rouille qui montait au front de son cousin. “ Et vous savez qu'il est innocent. ” Les yeux de Rodolphe étincelèrent de rage. “ Mais fût-il coupable, comme vous le prétendez, je m'attacherai à lui, je partagerai sa faute, sa honte même, et je mourrai avec lui.”

Rodolphe allait répondre mais il y

avait dans la sainte émotion de Sarah quelque chose qui l'arrêta. A ce moment, un coup de marteau l'avertit du retour de son oncle et de sa tante; et ceux-ci étaient à peine entrés que, sous un prétexte insignifiant, il se hâta de se retirer.

## XVII.

Les malheurs qui nous arrivent n'ont généralement d'autre cause que notre propre folie ou notre propre faiblesse... Nous agissons imprudemment tout d'abord et croyons le mal sans importance, puis bientôt survient un désastre qui nous frappe dans ce que nous avons de plus cher.

M. Upjohn était sans doute ce qu'on peut appeler un homme sévère, mais il ne l'était pas quand il fallait l'être, et lorsqu'un simple refus eût empêché bien des maux, il ne voyait que le charmant sourire de l'enfant qu'il avait adoptée et il n'osait dire non.

À mesure que les années venaient, son pouvoir diminuait de plus en plus, et la jeune fille, qui dès son enfance n'était habituée à ne faire que ses volontés, n'était pas disposée le moins du monde à abandonner ses droits.

Le pied d'intimité sur lequel Rodolphe s'était mis dans la famille n'avaient pas été longtemps du goût de M. Upjohn. Certes, il était très-spirituel et racontait avec beaucoup d'entrain des histoires qui faisaient rire Gitty et déridaient même le front de son oncle; mais quand le cœur est vide, il est difficile de cacher longtemps la corruption que ces dehors recouvrent.

M. Upjohn était trop fin pour ne pas voir ces symptômes. Plein d'alarme à ce sujet, il passa plus d'une soirée dès lors à causer avec sa femme, à la supplier d'user de son autorité sur Gitty pour l'arracher à la séduction qui la menaçait; mais que pouvait la pauvre femme? Depuis longtemps déjà ses conseils étaient méconnus, et ses remontrances, loin d'arrêter le mal, l'eussent augmenté.

Poussé à bout, le brave homme résolut d'employer pour le bien de la jeune fille, le pouvoir qu'il se flattait d'avoir encore sur elle.

Il eut donc une longue conversation avec Gitty; il essaya de lui prouver que Rodolphe n'était pas ce qu'il paraissait être, qu'il fallait se défier de lui. Gitty pleura car la bonté de son oncle lui allait au cœur; mais quand celui-ci en vint à dire que si elle ne cessait de voir Rodolphe, la porte de la maison lui serait fermée pour toujours, son amour-propre se révolta, et elle résolut de s'opposer de toutes ses forces aux désirs de son tuteur.

Elle sécha ses larmes et, sans répondre, se retira dans sa petite chambre. Ce soir même un rendez-vous avait été pris, et lorsque Rodolphe vint, elle quitta silencieusement la maison, ne daignant même pas dire à sa tante où elle allait.

Quelques heures s'étaient à peine écoulées depuis son départ que déjà Gitty regagnait la maison avec la ferme intention de demander pardon à ses amis de la peine qu'elle leur avait causée: c'est qu'en effet son cœur était pur encore et son amour pour Rodolphe exempt de toute faute; mais ce soir même elle avait enfin vu les défauts dont son oncle lui avait parlé; ce qu'elle avait cru une calomnie était bien la vérité, et Rodolphe était bien, en effet, le monstre dont l'odieux caractère lui était apparu sous son véritable jour, et l'avait remplie d'horreur et de dégoût. Elle avait cru jusqu'ici à ses paroles d'amour, à ses serments, et aujourd'hui elle venait de reconnaître que tout n'était chez lui qu'hypocrisie et mensonge. Mortifiée et remplie d'une juste indignation, la pauvre enfant regagnait donc seule la maison qu'elle avait furtivement quittée; elle ouvrit la petite grille, mais la lumière qui brillait toujours à la fenêtre de la chambre de son oncle avait disparu. Une sueur froide lui couvrit par tous les membres; elle n'avait pas cru que ses menaces fussent sérieuses: elle s'assit sur une pierre et pleura comme elle n'avait jamais encore pleuré; l'humidité de la nuit la gagnait peu à peu, mais elle ne quittait pas la place: enfin elle se leva et essaya d'ouvrir, mais la porte était bien fermée et elle n'avait aucun espoir de se faire entendre.

La nuit avançait, et le froid commençait à la gagner. Elle s'enveloppa du mieux qu'elle put dans son léger vêtement; mais la pauvre enfant grelottait. Enfin elle aperçut les premières lueurs du jour. Elle se leva alors toute transie, et jeta un regard de désespoir autour d'elle. Qu'on s'imagine la position douloureuse de la jeune fille après une pareille nuit, elle naguère si heureuse au sein d'une famille qui l'entourait de soins et d'amour; elle, la bien-aimée de son oncle, la joie, le bonheur de la maison. Où sont maintenant ces beaux rêves pour l'avenir, pauvre enfant? Te voilà seule maintenant, abandonnée de tes meilleurs amis, sans parents, sans appui désormais, errante dans ce monde, qui ne te connaît pas et qui sera sans pitié pour toi!

Ses larmes coulent en abondance; elle ouvre encore une fois la petite grille, regarde en pleurant la maison où elle a passé de si belles années; elle veut parler, mais les sanglots

étouffent sa voix, elle sent qu'elle n'est plus qu'une étrangère dans cette demeure, et s'éloigne à grands pas en jetant derrière elle un dernier regard, un regard d'adieu.

Elle n'avait qu'une amie à laquelle elle put aller demander un asile, et elle se dirigea aussitôt de ce côté. Lydia avait toujours aimée Gitty, mais elle était elle-même d'un caractère trop léger pour pouvoir lui servir d'exemple: ce ne fut pas sans une grande surprise qu'elle vit Gitty arriver chez elle, le visage défilé et les traits bouleversés.

" Lydia, pouvez-vous me donner un lit pour m'y étendre? je me sens bien mal."

Celle-ci n'avait pas eu le temps de lui répondre que la pauvre enfant pâlit et s'affaissa sur elle-même; Lydia la porta aussitôt dans sa chambre, ou elle lui donna tous les soins que réclamait sa position. Revenue à elle, Gitty la remercia avec effusion, et lui raconta tout ce qui s'était passé; elle lui avoua sa faute et le désir qu'elle avait de l'expié; mais elle n'avait pas osé entrer chez ses bons parents, et maintenant qu'elle se sentait si malade, elle aurait bien voulu les voir près d'elle, recevoir leur pardon avant de mourir. Mais à qui confier cette importante commission? qui pouvait lui rendre ce service? Il fallait quelqu'un qui eût quelque influence sur M. Upjohn, et Gitty ne pouvait penser à Lydia pour cela: James Edwards seul était à même de tout obtenir; il n'était besoin que de l'avertir. Et c'est pour cela que Lydia s'était présentée chez M. Hunt et avait eu avec Sarah la conversation que nous avons rapporté dans le chapitre précédent.

La veille lorsque M. Upjohn ferma la porte de la maison et se retira dans sa chambre, une tristesse profonde le dominait. D'un naturel bon et sensible, mais ferme et résolu, il ne revenait jamais sur ce qu'il avait une fois décidé, et ce soir-là il avait fermé sa demeure pour toujours à celle qui, pendant tant d'années, avait été avec sa femme bien-aimée l'objet de ses affections les plus tendres.

Et cependant il ne pouvait trouver le repos; et à mesure que la nuit avançait son inquiétude augmentait. Il commença à entrevoir les conséquences de sa sévère détermination, et lorsque bien avant dans la nuit toute espérance fut perdue de la voir revenir, il eût donné tout au monde pour entendre le bruit de ses pas dans la cour. Une fois seulement il entendit remuer le verrou de la porte, et il prêta longtemps l'oreille; mais comme ce bruit ne se répéta pas, il crut s'être trompé, et le matin le surprit encore triste et désolé.

Deux jours après cette scène qui

avait jeté le trouble dans la petite famille, une dame élégamment mise se présenta chez M. Upjohn. Il y avait dans ses manières une dignité, une noblesse qui commandait le respect. Elle s'annonça sous le nom de Sarah Pearsall.

"Je suis venue, dit-elle, pour m'acquiescer d'une commission qui concerne particulièrement Monsieur et Madame Upjohn."

Tous deux la regardèrent avec étonnement.

"Je crois que vous connaissez intimement M. James Edwards; je l'ai souvent entendu parler de votre famille.

--James est en effet venu très-souvent ici, madame; mais d'après ce que nous avons appris, il a rompu le monde; et nous sommes bien peines de ce malheur, non-seulement pour lui, mais pour tous ceux qui lui sont chers.

--Mais il proteste de son innocence, et ceux de nous qui le connaissent intimement n'ont aucun doute à ce sujet."

M. Upjohn secoua la tête.

"Je désire qu'il en soit ainsi, je le désire de tout mon cœur, mais il y a peu de confiance à mettre dans les jeunes gens aujourd'hui, mademoiselle; on ne peut se fier à eux."

Sarah garda le silence pendant quelque temps; les quelques paroles que M. Upjohn venait de prononcer la remplirent d'une inquiétude qu'elle n'avait pas encore ressentie.

Ce ne fut cependant que l'affaire d'un moment: son souvenir se rapporta vers l'heure où James avait si solennellement affirmé son innocence, et cette pensée ne la quitta plus.

"Je suis venue ici, monsieur, pour remplir une commission dont je me suis chargée, et je me suis servie seulement du nom de M. Edwards pour m'introduire près de vous. Je viens en son nom vous parler en faveur de votre mece, qui est chez M. Lang Worthy étendue sur un lit de douleur, et qui désire vous voir pour vous demander votre pardon avant de mourir. Elle m'a dit de vous supplier au besoin; mais j'ai pensé que ce ne serait pas nécessaire, car M. Edwards m'a souvent parlé de l'amitié que vous aviez pour elle.

--Oh! mademoiselle, c'est ceux que nous aimons le plus qui nous font le plus souffrir."

(La suite au prochain numéro.)

Un joli mot d'Alphonse Karr sur le jour de l'an.

Au moins de décembre, il semble que l'âge d'or va remître: les femmes aiment leurs maris, les enfants entourent leurs parents de respect, les domestiques sont

empresés et laborieux. C'est surtout à prendre du 15 de ce mois que ces changements se font apercevoir d'une manière sensible; toutes sortes de beaux sentiments sont tirés du cœur comme les fourrures des cartons; les uns comme les autres secoués, brossés et remis à neuf. En ce mois finira une année qui aura eu, comme celles qui la suivront et celles qui l'ont précédée, cinquante-deux dimanches, et aura oté remplie des mêmes passions, des mêmes sottises, des mêmes craintes, des mêmes désirs; la forme seule change un peu, le fond reste toujours le même, malgré les opinions contradictoires et de ceux qui se félicitent du progrès et de ceux qui se plaignent que le monde dégénère.

LES PETITS DANGERS.

La vie a ses petits dangers, comme elle a ses petites misères. Les grands dangers, on les brave la tête levée et le cœur haut. Qu'est-ce que l'on risque? Mais les petits dangers, il faut les affronter avec précaution, doucement, péniblement. Le plus grave des petits dangers s'appelle le ridicule.

Quand on a le malheur de se pré-entendre dans un salon à l'heure avancée où tout le monde est arrivé, et qu'il faut sous les feux croisés de tous les regards aller saluer la maîtresse de la maison: petit danger. Mais petit danger de quelle taille!

Il y a des moments où l'on préférerait ne pas affronter ces regards là et courir se rallier aux pompiers dans un grand incendie.

Trois amis causent sur la place d'armes où n'importe où étudiez-les. Leurs regards pleins de franchise, n'indiquent que la plus profonde cordialité. Pourtant que l'un des trois se retire; soudain le sourire amical des deux autres se plisse de façon à devenir quelque peu ironique, et si un mot piquant est lancé, voilà le feu aux poudres. On commence gaiement à tomber sur la tête de l'ami, qui a eu la sottise ou le courage de se retirer le premier. Oh! ce petit danger là est un des plus terribles. Aussi quand je vois un trio se scinder tout-à-coup, je plains involontairement le martyr qui se dévot. Un quatuor, cela est moins dangereux. Il y a toujours dans les trois qui restent quelqu'un dont on n'est pas assez sûr pour qu'on ose dire du mal du quatrième qui vient de partir.

Autre petit danger: Rencontrer l'homme qui vous a succédé auprès d'une femme dont vous étiez le chevalier servant.

Cet homme fût-il le meilleur des hommes et le plus inoffensif, vous ne pouvez le voir sans bouillir. Vous êtes persuadé qu'il sait sur votre compte une foule de petits secrets dont il ignore peut-être le premier mot et s'il a le malheur de sourire poliment en vous saluant, vous avez envie de répondre à cette politesse qui vous semble une injure, par un soufflet. Pour moi, je ne comprends pas que deux augures qu'une même femme a favorisés puisse se regarder sans rire.

Il y a comme cela une foule de ces petits dangers qui sont gigantesques.

Allez donc faire la cour à une femme

qui vous aura vû vous étaler tout du long sur le trottoir. On serait beaucoup plus sûr de lui plaire en assassinant le premier passant venu.

Décidément il n'y a rien à craindre ici-bas que les petits dangers.

Qu'un loup vous sauto à la gorge, vous l'étranglez si vous pouvez, et, en tous cas, vous vous défendez. Mais que des myriades de ces insectes qui se fauillent l'été sous vos couvertures, s'attachent à votre individu, c'est peine perdue que de lutter, et, d'avance, vous êtes vaincu.

AXIOME.

Les petits dangers ce sont les ascarides vermiculaires de la vie et on peut, en dépit des affirmations scientifiques des naturalistes, affirmer que leur génération est spontanée.

ÉNIGME.

La terre me produit sous une forme vile, Mais de l'art et du feu j'en reçois une utile; Cette forme, lecteur, obéit à ta voix: Me veux-tu courte, longue, ou plate ou circulaire? Dis, l'ouvrier de moi fera tout pour te plaire; Jo puis me replier, m'enfoncer à ton choix: Tu dois juger par là combien je suis docile. Ne crois pas cependant que je sois sans défaut: Du crimo quelquefois instrument trop docile, Contre mes attentats on dressa l'échafaud; J'en pourrais citer mille; et malgré ton reproche Peut-être, cher lecteur, tu me tiens dans ta poche.

LES ENFANTS.

Je n'aime pas les enfants qui sont tellement de leur âge qu'ils ne sont plus de leur temps.

Les enfants sont comme les oiseaux: dès qu'ils ne chantent plus, ils erient.

Je ne puis souffrir ces petites voitures où il est de mode maintenant de brouetter les enfants, ni ces conscrits de la vie dont on fait, avant le combat, des invalides!

On devrait habiller les petites filles moins selon leur sexe et les vêtir plus selon leur âge; il est mauvais pour elles et surtoit pour leurs camarades que leur robe sente déjà la jupe.

Les vieux aident les petits à gravir la pente et, par eux, se consolent de la descente.

La démarche de l'enfant ressemble à celle du vieillard. tous deux chancellent comme des gens pris de vin: l'un est ivre de la vie et l'autre en est soûl.

Heureux les temps où les pères, dans l'enfant qui leur naît, ne voient qu'un bienfait de la Providence et non un otage qu'il donnent à la fortune!

## LA CALOMNIE,

*Histoire racontée par un maître d'école.*

A toi, ma douce compagne, ce récit du maître d'école que nous avons entendu ensemble, dans l'heureuse solitude où nous sommes tant aimés.

J'habitais il y a quelques années, un village dont le maître d'école était un prêtre, homme excellent et causeur aimable. Lorsqu'il avait dit sa messe, terminé ses leçons et son service d'église, et, le cas échéant, confessé quelques pénitents, il aimait à visiter les petits propriétaires et les paysans des environs. et là, bientôt, un cercle nombreux et empressé se formait autour de lui. Comme c'était un homme pieux et pacifique, tous ses discours respiraient la piété et la paix. Or, un soir que j'étais présent, et qu'à son grand déplaisir on s'était mis à médire du prochain, le bon maître commença ainsi :

« Mesdames, c'est une vilaine chose que de médire du prochain. On le fait sans y prendre garde, et celui qui médit ce soir ne s'en souviendra peut-être plus ni demain ni jamais. Cependant la médisance fait son chemin ; elle ruine un homme dans sa fortune, une femme dans son honneur ; quelquefois même elle tue, et les regrets tardifs sont impuissants à réparer le mal qu'elle a fait. C'est bien pis encore de la calomnie.

« Dans une ville que je ne vous nommerai pas, parce qu'elle vous est inconnue, et que je vous nommerais bien moins encore si vous la connaissiez, vivait autrefois une jeune fille appelée Francesca, noble, belle et née d'une opulente et puissante famille. Mais par suite des guerres de partis qui ensanglantaient les temps où elle naquit, — grand malheur pour un pays, mes enfants, que ces guerres de partis et ces inimitiés ! — tous les siens, qui appartenaient au parti vaincu, son père, son aïeul, ses oncles, ses frères avaient été tués dans des combats livrés à leurs adversaires, ou bien ils étaient tombés sur la place publique, victimes des fureurs populaires, ou ils avaient péri par le dernier supplice, ou ils étaient morts en exil. Francesca était ainsi restée seule et sans appui avec sa mère devenue veuve et réduite à la pauvreté. Je vous laisse à penser sous quelle tristes impressions avait grandi la jeune fille. Ni fêtes, ni jeux, ni ces riants toilettes qu'elle aurait si bien portées ; ni compagnes, ni amies, car la peur les avait éloignées.

« La mère et la fille vivaient donc seules. Le plus souvent la mère pleurait, et la fille, quand elle ne pleurait pas avec sa mère, travaillait à l'aiguille ou filait, ou bien encore elle lisait quelque vieux livre de dévotion, quelque chronique ou quelque

légende, et puis elle retrouvait sa mère pleurant et s'arrêtait à voir couler ses larmes. La vie de Francesca n'était pas, pourtant, aussi désolée que vous pourriez le penser. Elle n'avait connu ni son père ni ses frères, puisqu'elle était encore au berceau lors de la ruine de leur fortune, et, sans compter que la douleur est moins amère à ceux qui n'ont pas connu la joie des heureux jours, il faut reconnaître que le bonheur circule et vit dans le sang même de la première jeunesse. C'était, par exemple, un beau jour de printemps, et Francesca sortait de grand matin, accompagnée d'une pauvre servante, pour aller cueillir un bouquet de violettes ; ou bien elle achetait un chardonneret qu'elle élevait avec amour et qui devenait le compagnon de sa solitude ; ou bien enfin, bonne qu'elle était autant que belle, elle trouvait moyen, dans sa pauvreté, de secourir un plus pauvre qu'elle, et la reconnaissance de l'obligé durait moins que le bonheur qu'elle retirait de son acte charitable. Et puis, ce n'était pas tout, car il faut pourtant que je vous le dise : à peine avait-elle seize ans qu'elle se sentit tout à coup bien autrement consolée qu'elle ne l'avait été par ses violettes, par son chardonneret, et même par ses aumônes.

« A vous qui avez de l'expérience, je n'ai pas besoin d'expliquer ce que c'était. Je vous dirai seulement le nom du jeune homme qui la vit par hasard, un jour qu'elle faisait sa récolte matinale dans les prairies en fleur. Bien qu'elle fût pauvrement et tristement vêtue, Manfred (ainsi s'appelait le jeune homme) fut frappé de sa beauté, et le lendemain il revint, puis tous les jours, et longtemps inutilement. Quand elle eut repris enfin ses promenades du matin, il la revit et la trouva chaque fois plus belle ; et pourtant il se bornait toujours à la suivre de loin, sans jamais lui adresser la parole. Manfred était, lui aussi, un beau et noble jeune homme, qui appartenait, comme Francesca, à une famille riche naguère et ruinée par les guerres civiles. Son père étant mort en exil, il était resté seul et pauvre, repoussé de tous les emplois par la haine des chefs de la république. Sa vie languissait donc dans une complète oisiveté.

« On dit souvent, vous le savez, que l'oisiveté est la mère de tous les vices ; mais je suis bien porté à croire que cette oisiveté si féconde n'est que celle des heureux. Les oisifs malheureux et pauvres ne peuvent guère se livrer aux plaisirs et aux débauches qui engendrent les vices : je conviens seulement que trop souvent ils deviennent amoureux, et c'est ce qui advint à Manfred.

« Figurez-vous maintenant ce qu'est l'amour d'un pauvre découvert dont la vie tout entière est absorbée par une seule pensée. Cet amour là ne ressemble pas à celui des jeunes gens que les plaisirs entraînent, qui trouvent une distraction dans les affaires publiques ou dans leurs affaires privées. En un mot, Manfred était amoureux fou ; et remarquez que ce n'est pas seulement dans les choses de peu d'intérêt pour lui qu'il se montrait déraisonnable, c'était aussi et surtout dans celle qui était sa vie même, je veux dire son amour. Plût à Dieu qu'il eût suivi mon système, qui est de parler aujourd'hui à la jeune fille, demain aux parents, et le prochain dimanche, au curé pour les publications ! Et pour dire vrai, c'est ce qu'attendait de lui et la jeune fille profondément touchée de son amour, et la mère qui, avertie par la servante, n'avait pas été sans s'apercevoir elle-même, moins encore de l'amour de Manfred que de la bonne volonté que mettait sa fille à se laisser aimer. Si Manfred avait demandé la main de Francesca, c'est avec une grande joie qu'elle lui eût été accordée. Il est vrai qu'il était pauvre et pas en voie de faire fortune, mais Francesca était pauvre aussi et vivait comme une recluse, et la mère n'était pas de celles qui prétendent marier leurs filles pauvres à des maris, riches, et qui, grâce à cette prétention, les font mourir vieilles filles.

« Vous pouvez imaginer à présent si Manfred fut un sot de ne pas faire tout de suite sa déclaration à la mère et à la fille. Loïn de là, il commença par se jeter dans des réflexions absurdes, à raisonner comme si Francesca était une princesse et dans une condition supérieure à la sienne. « Ce serait un trop grand malheur, se disait-il, que cette jeune fille si bonne, si belle, si charmante, devint la femme d'un pauvre comme je le suis, sans appui, sans espérances ; et ce qui est pire encore que de n'être rien, c'est que je n'ai tenté jusqu'ici aucun effort pour devenir quelque chose. Pourtant je n'ai que vingt ans accomplis, et combien d'autres qui à cet âge ont déjà fait ou relâché leur fortune, conquis un nom ou illustré celui de leurs aïeux ? Pourquoi ne les ai-je pas imités ? »

(La suite au prochain numéro.)

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,  
par P. NAP. BUREAU.

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,  
170<sup>1</sup>/<sub>2</sub> rue Sparks, Ottawa.